RP PEREC 5.11

BnF | Bibliothèque nationale de France

SOMMAIRE

Georges Perec

QUOTIDIENS

Quand les écrivains dessinent (pp. 2 et 3) 5
LE FIGARO LITTERAIRE - 05/11/2026

HEBDOMADAIRES

Séances de rattrapage - Les coups de cœur du mois 10
TELERAMA - 04/11/2026

Perec n'a rien vu à Lubartów 11
POLITIS - 05/11/2026

RADIOS

RCJ Midi 14
RCJ - 03/11/2026

INTERNET

Terrain vague (84) – Art & Cie : carnets, propos, écrits, essais, images (p.1) 16
diacritik.com - 04/11/2026

Georges Perec

QUOTIDIENS

Presse écrite FRA

LE FIGARO littéraire

Edition : **05 novembre 2026 P.1-2**

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **1943000**

Page non disponible



Journaliste : **Mohammed Aïssaoui**

Nombre de mots : **1506**



La romancière française Joffrine Donnadieu, le 24 octobre, à Paris.

ABD RABBO AMMAR/ABACA ; LEONARD DE SELVA / BRIDGEMAN IMAGES ; FOLIO, POINTS, CALMANN-LÉVY

Quand les écrivains dessinent

DOSSIER Pourquoi un romancier se met-il à dessiner dans sa page d'écriture ? Hugo, Kafka, Balzac, Sand et, plus près de nous, Sarraute, Laferrière, Pennac, ils sont nombreux à sacrifier à ce réflexe. **PAGE 2**

L'ÉVÉNEMENT

Le dessin, en marge de l'écriture

Des écrivains griffonnent sur leur manuscrit, parfois avec talent, pour trouver l'inspiration ou donner corps à leurs mots. Enquête.

Mohammed Aïssaoui

« J'*ai toujours fui l'écriture dans le dessin* », confie Daniel Pennac. Il faut croire que cette échappée lui a réussi : une quarantaine de livres, des scénarios pour la bande dessinée, le cinéma, la télévision, des pièces de théâtre. Drôle de paradoxe : l'un de ses livres, baptisé *Écrire*, est un recueil de… dessins. Une cinquantaine d'illustrations inédites du romancier qui fait d'un stylo-plume le personnage principal de son histoire. Quand on le connaît un peu – il compose ses dédicaces de jolis croquis –, on comprend vite que dessiner est vital pour lui dans l'acte d'écrire. Il n'est pas le seul à passer par le dessin.

L'auteur, éditeur et ancien bibliothécaire Denis Gombert vient de publier

249066 - CISION 1178082700503

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

un livre aussi savoureux qu'instructif : *En marge*, dont le sous-titre explique le projet : *Quand les écrivains dessinent*. Il explore les croquis et les illustrations laissés dans les brouillons ou dans les manuscrits. De Victor Hugo à Franz Kafka, de Balzac à Lewis Carroll en passant par George Sand, et, plus près de nous, Nathalie Sarraute, Roland Barthes et tant d'autres, il révèle une production méconnue, et pourtant parfois extraordinaire, dans laquelle l'image prolonge, complète ou réinvente l'écriture. Ce faisant, c'est aussi un autre regard sur la création littéraire et l'univers intime de l'écrivain.

L'idée du livre *En marge* est entrée dans l'esprit de Denis Gombert il y a une vingtaine d'années alors qu'il commentait une exposition à la BnF, où il était chargé de recherche. L'exposition était consacrée aux brouillons d'écrivains. *« Un document m'avait alors complètement happé : un autoportrait d'Antonin Artaud*, nous raconte-t-il. *Je l'ai d'ailleurs reproduit dans le livre. Ce dessin n'est pas nécessairement "beau" au sens académique du terme, mais il est éminemment expressif. Il nous fait pénétrer dans la psyché d'un auteur avec une force incroyable. C'est véritablement de là qu'est né le projet. »*

Ce qu'il découvre pour nombre d'écrivains est qu'il existe un dialogue régulier entre l'écriture et le dessin. Alors, pourquoi un romancier se met-il soudain à dessiner dans sa page d'écriture ? *« À un moment, la plume suspend l'écriture et passe à un nouveau mode d'expression. Cela peut être un simple gribouillage comme un dessin parfaitement achevé, mais, dans les deux cas, elle cherche autre chose. L'écriture est structurée par la ligne et par la page. Elle peut parfois devenir contraignante. Dessiner, c'est peut-être redonner de la puissance et de la liberté à la main. »*

Le dessin révèle les impasses de l'écriture et ouvre d'autres possibilités – une sorte de route secondaire vers le manuscrit. Gombert affirme que le romancier abandonne le tracé régulier de l'écrit pour s'en remettre à la fantaisie ou à la poésie du dessin. Peut-on parler de respiration ou de vagabondage ? *« Le mot "vagabondage" convient très bien. L'auteur cherche toujours quelque chose. Tout à coup, au lieu de poursuivre les lignes régulières de la page, sa plume se libère. Certains dessins paraissent d'abord peu impressionnants. Dans le manuscrit d'*Illusions perdues*, par exemple, on découvre trois petits personnages. Mais, lorsqu'on regarde attentivement la page, on comprend que Balzac cherche déjà à donner un visage à des noms. Il éprouve le désir de représenter. »*

« Vagabondage » consubstantiel à l'écriture

Les dessins de Kafka sont révélateurs. Son œuvre a suscité nombre d'interprétations. Or qui pourrait être un meilleur ambassadeur de sa pensée que l'auteur lui-même, à travers ses dessins ? Ses silhouettes semblent parfois illustrer ses textes, ainsi comprend-on mieux l'univers de *La Métamorphose*. L'autoportrait de Baudelaire, le manuscrit des *Démons* de Dostoïevski, les dessins de Joseph Conrad, restés longtemps secrets, sont dignes d'une œuvre d'art. Ils frappent l'esprit. Son exemple le plus marquant ? *« Le cahier de dessins de Catherine Pozzi* (poétesse liée à Paul Valéry, NDLR) *a été l'une de mes découvertes les plus étourdissantes. Il s'agit d'un cahier à dessin utilisé comme un journal intime. Nous sommes véritablement à la confluence des deux formes qui m'intéressent : l'écriture et le dessin. »*

La jeune génération d'écrivains n'est pas en reste. Pour la romancière Joffrine Donnadieu, 36 ans, Prix de Flore avec *Chienne et louve*, qui a publié *Aux nuits à venir* à la rentrée 2025, ce « vagabondage » est consubstantiel à l'écriture. Elle ne peut faire autrement. *« Avant de commencer un roman, et aussi pendant l'écriture, je danse et je dessine. Je passe par le corps afin de lâcher la raison. C'est le seul moyen pour moi d'accéder à la vérité des personnages et à leurs histoires »*, souligne-t-elle. Son cheminement ? *« D'un coup de crayon, j'esquisse les décors et les portraits de mes personnages. Je passe beaucoup de temps avant de trouver l'univers dans lequel je m'immergerai durant plusieurs mois, plusieurs années. Je mets en couleurs des mots, des émotions. Des rues, des appartements ou des maisons apparaissent. Grâce à mes plans, je sais exactement où se trouvent les choses, je connais par cœur les trajets de mes protagonistes, leur environnement, leurs habitudes, leurs obsessions. »* Ces détails nourrissent-ils son histoire ? *« Oui, mes dessins m'aident tant à visualiser mes personnages et les lieux que j'ai l'impression que tout est réel. Je prends aussi beaucoup de photos pour faire des montages et des collages. Mes mains créent. Elles connaissent avant moi l'histoire qui va s'écrire. »*

Denis Gombert cite nombre d'écrivains qui possèdent une grande maîtrise du trait… Musset, par exemple, se destinait à une carrière de dessinateur. Il a laissé énormément de dessins, dont certains peuvent faire penser à de la bande dessinée. Sacha Guitry était également un excellent illustrateur, même si dans *En marge*, Gombert n'a pas pu le reproduire pour des questions de droits. Paul Valéry, lui aussi, a développé une œuvre graphique. On peut citer Hugo (et l'admirer à la Maison Victor Hugo), Pierre Loti, Baudelaire, Artaud et, bien sûr, Cocteau, ou encore Perec qui se rêvait peintre avant d'écrire. Dans *Dessins, encres et gouaches* (Seuil), de Georges Perec (1), on peut découvrir sa passion et des archives graphiques inédites. *« Ses dessins et ses peintures apparaissent comme le laboratoire de son œuvre littéraire »*, affirme l'éditeur, comme en témoignent ses brouillons ou le *Cahier des charges de La Vie mode d'emploi*.

« Exercice d'abandon »

Le Figaro littéraire a interrogé des contemporains. On l'a vu avec Joffrine Donnadieu, mais aussi Ingrid Astier, le phénomène perdure, malgré les nouvelles technologies, mais qu'en sera-t-il quand tous les auteurs se seront mis à l'ordinateur ? Daniel Pennac, François Sureau, Dany Laferrière, Jean-Christophe Rufin, eux, continuent d'aimer le papier. Rufin a d'ailleurs dévoilé un talent méconnu : durant deux mois, l'académicien a entrepris un voyage des plus fascinants en se laissant porter par le fleuve Amazone, il en a tiré un carnet, *Sur le fleuve Amazone*. Jusqu'ici rien d'étonnant.

Non, le plus surprenant est que Rufin a illustré son récit avec le dessin et l'aquarelle. Le résultat est impressionnant. Il a expliqué sa démarche : *« Ce carnet est né du désir de laisser s'écouler le temps, je voulais être suffisamment délivré de toute contrainte pour me consacrer à observer. Le dessin, l'aquarelle sont d'abord des outils de concentration. »* Dessiner, peindre suppose de quitter les impatiences de la vie, ajoute-t-il. Et, pour le romancier, il y a un bonheur à se laisser guider par

249066 - CISION 1178082700503

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

cet « *exercice d'abandon* ».

Quant à Dany Laferrière, qui prétend ne pas savoir dessiner, il en est à la publication de son troisième « livre illustré » par ses soins. *Autoportrait de Paris avec chat*, *L'exil vaut le voyage* et *Sur la route avec Bashô sont*, dit-il, des récits dessinés avec le texte écrit à la main : « *J'ai voulu écrire avec des couleurs, des rêves, des lignes.* » Et ses lecteurs le suivent avec bonheur. Pas mal pour un écrivain qui ne sait pas dessiner. ■

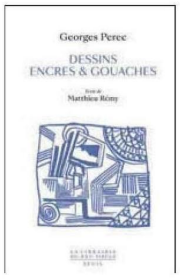
(1) Une exposition à la BnF se tient jusqu'au 4 février 2027.



De gauche à droite : **autoportrait de Charles Baudelaire réalisé vers 1860, dessin signé Dany Laferrière et croquis effectué par Joseph Conrad, datant de 1895.** EDITIONS COURTES ET LONGUES ; DANY LAFERRIÈRE



EN MARGE. QUAND LES ÉCRIVAINS DESSINENT
De Denis Gombert, Éditions courtes et longues, 192 p., 29,90 €.



GEORGES PEREC. DESSINS ENCRES & GOUACHES
Textes de Matthieu Rémy, Seuil, 288 p., 29 €.

249066 - CISION 1178082700503

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Croquis de cinq marins signé Pierre Loti, réalisé en 1882, présenté dans l'ouvrage *En marge. Quand les écrivains dessinent* de Denis Gombert.
ÉDITIONS COURTES ET LONGUES

249066 - CISION 1178082700503

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

HEBDOMADAIRES

Presse écrite FRA

Télérama

Edition : **Du 07 au 13 novembre 2026**
P.146
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **1743000**





Journaliste : **-**
Nombre de mots : **9**

SÉANCES DE RATTRAPAGE

Les coups de cœur du mois

CINÉMA
TRA 4007/p. 56
Hope, de Na Hong-jin

TRA 4007/p. 58
Quelques mots d'amour, de Rudi Rosenberg

MUSIQUES
TRA 4007/p. 65
Polaroïds, Lescop (Cinq7)
TTT

LIVRES
TRA 4006/p. 69
Bahia, d'Isabelle Cornaz
TTT

TRA 4007/p. 68
Brûle, Hollywood, brûle!, de Mark Harris
TTTT

ARTS
TRA 4006/p. 77
Georges Perec modes d'emploi, BNF François-Mitterrand (Paris 13e)
TTT

SCÈNES
TRA 4007/p. 78
Paysages intérieurs, Opéra Garnier (Paris 9e)
TTT

249066 - CISION 2786972700503

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

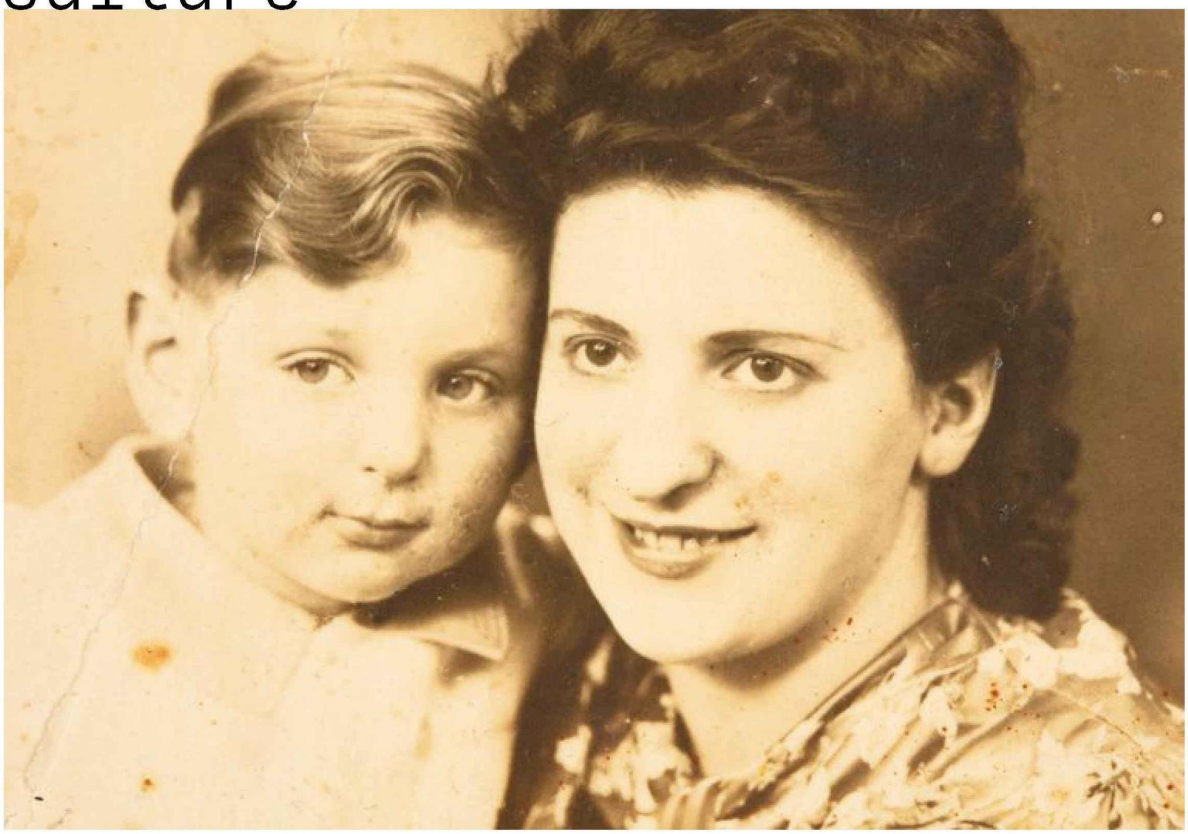
Politis

Edition : **Du 05 au 11 novembre 2026**
P.26-27
Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **45400**





Journaliste : **CHRISTOPHE KANTCHE**
Nombre de mots : **1485**



INDIVISION RICHARDSON SALUDEN

Georges Perec et sa mère. *« L'image d'un bonheur que les ombres du photographe exaltent »*, notera l'écrivain dans *W ou le souvenir d'enfance.*

littérature

PEREC N'A RIEN VU à Lubartów

L'auteur de *Je me souviens* est le sujet d'une riche exposition à la BNF, tandis que l'historienne Claire Zalc publie une enquête passionnante sur les juifs de la ville de Pologne, dont la famille de l'écrivain est originaire, entre 1920 et 1950. CHRISTOPHE KANTCHEFF



LE MONDE DE LUBARTÓW
Claire Zalc / Minuit,
474 pages, 26,50 euros

GEORGES PEREC MODES D'EMPLOI / Bibliothèque nationale de France, à Paris, jusqu'au 14 février 2027

Au début du récit autobiographique de ses premières années, Georges Perec a cette phrase paradoxale : *« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. »* L'affirmation n'est pas tout à fait exacte. *W ou le souvenir d'enfance*, le livre qui contient ce récit en alternance avec une fiction qui n'en est qu'*a priori* éloignée, en atteste : en creusant dans sa mémoire (ou en l'épuisant), quelques bribes de sensations ou de visions ressurgissent. Mais cet effort peine à répondre à la citation de Raymond Queneau mise en exergue : *« Cette brume insensée où s'agitent des ombres, comment pourrais-je l'éclaircir ? »*

D'où vient cette amnésie ? Né en 1936 dans une famille juive émigrée de Pologne à la fin des années 1920, Georges Perec a d'abord perdu son père, Icek Judko Perec, lorsqu'il avait 4 ans – engagé dans l'armée française en 1940, il a péri sur le front –, puis sa mère, Cyrla (appelée Cécile) Szulewicz, alors qu'il avait 7 ans, raflée par la police française avec son père et sa sœur au début de l'année 1943 et assassinée à Auschwitz. Toute sa vie d'homme et d'écrivain s'ancre dans ce traumatisme initial – faut-il rappeler que

249066 - CISION 0706082700509

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

cet Oulipien émérite a écrit un livre ne contenant pas une seule fois la lettre « e », *La Disparition*, cette absence s'entendant aussi comme l'élimination d'« eux », les siens ?

Cet aspect de l'écrivain est évidemment présent dans la très riche exposition, *Georges Perec modes d'emploi*, qui lui est consacrée à la Bibliothèque nationale de France. Ses commissaires, Jean-Luc Joly, président de l'Association Georges Perec, et Claire Lesage, conservatrice, proposent une exposition à l'image de l'œuvre de Perec, à la fois ludique, gorgée de mots (et de dessins) et biographique. Forte en émotion aussi quand on se retrouve dans la salle consacrée à ses parents et à son enfance. On y voit notamment deux photos que Perec décrit dans *W*. L'une de son père en soldat et une autre qui *« nous montre, ma mère et moi, en gros plan. La mère et l'enfant donnent l'image d'un bonheur que les ombres du photographe exaltent. »* Y sont également exposés les plans réalisés de sa main de la maison en Pologne où habitait sa famille paternelle, d'après les indications lui venant de sa tante Esther, la sœur de son père, qui, avec son mari, a adopté le jeune Georges au lendemain de la guerre – c'est à eux, alors qu'ils étaient à Villard-de-Lans, en zone sud, que Cécile, en 1942, avait confié son fils, lui sauvant ainsi la vie. Cette maison se situait dans la ville de Lubartów, à l'est du pays. Bien plus tard, en 1981, un an avant sa mort, Georges Perec se rendit dans cette ville dont une partie de sa famille était donc originaire. *« Rien, tout est effacé »*, a-t-il confié à son retour.

« Perec ne désirait vraisemblablement pas retrouver la maison de son père », avance l'historienne Claire Zalc. Elle écrit cette phrase dans la conclusion de l'enquête passionnante qu'elle publie, *Le Monde de Lubartów*. Claire Zalc peut formuler cette hypothèse parce qu'elle sait que l'écrivain a, quant à lui, édifié son foyer symbolique dans la langue française. Elle est d'autant plus autorisée à la faire qu'elle-même, en recoupant archives et documents et en se rendant sur place, a retrouvé la fameuse maison. En lançant le projet du *Monde de Lubartów*, son objectif n'était certainement pas celui-là. Elle écrit pourtant : *« Le voyage de Perec à Lubartów constitue l'horizon et l'origine de ce livre. »*

L'auteur de *Je me souviens* accompagne le parcours de l'historienne depuis le jour où, pour sa thèse, travaillant sur les commerçant·es et les artisan·es immigrant·es du bas-Belleville de l'entre-deux-guerres, elle découvre dans le registre du commerce la présence du père de Georges et de sa grand-mère, Rose. Dès lors, Perec ne l'a plus quittée, pas seulement en raison d'une histoire familiale qu'on devine également marquée par la Shoah, mais pour bien d'autres raisons. Par exemple, son domaine d'investigation, celui du quotidien et du prosaïque, résonne avec ce que Perec développe dans *L'Infra-ordinaire*, ce livre où il se dit si peu intéressé par *« l'événement, l'insolite, l'extra-ordinaire »*. Claire Zalc est à ce point perecquienne qu'elle a publié un livre sur la pratique de sa propre discipline sous le titre *Z ou souvenirs d'historienne* (1), en y reprenant des formes et des contraintes inventées par l'écrivain.

Voilà qui montre à quel point le dialogue entre littérature et sciences sociales peut être fécond. Sans pour autant que les deux champs se confondent. À plusieurs reprises, dans *Le Monde de Lubartów*, Claire Zalc se penche sur des problèmes épistémologiques et de méthode auxquels elle et son équipe ont dû faire face. La rigueur scientifique est sa ligne de conduite. Ce sont toujours des pages stimulantes, que ce soit sur les biais politiques qu'entraînent les outils de la généalogie ou les *« dilemmes éthiques »* que suscite la révélation des identités des personnes figurant dans son livre. Le fait même que Claire Zalc ait dû faire appel à des collaborateur·ices est source de commentaires. Notamment : pourquoi, *in fine*, écrire seule ? Quoi qu'il en soit, le travail de recherche, titanesque, qui s'est étendu sur plusieurs années, exigeait qu'elle s'entoure de doctorant·es et de traducteur·ices.

Quel a été le point de départ de l'enquête centrée sur Lubartów ? *« Partir à la recherche des traces de tous les habitantes et habitants juifs, ceux qui restent et ceux qui partent, du milieu des années 1920 au milieu des années 1950, pour penser ensemble migrations et persécutions. »* Ce qui signifie que la recherche ne se situe pas seulement dans la verticalité du passé, avec, en particulier, l'indispensable plongée dans la langue yiddish, mais aussi dans l'horizontalité géographique, puisque Claire Zalc est allée à la rencontre des descendant·es de victimes ou de survivant·es, issu·es de Lubartów, ayant émigré aux quatre coins de la terre. D'où le surnom choisi pour ce projet : « Lubartworld ».

Claire Zalc démonte le principe d'enracinement et d'assignation à son lieu de naissance.

La ville, peuplée de quelque 7 000 habitant·es en 1930, comptait alors 3 500 juifs et juives. *« Après la Shoah, seuls 400 ont survécu, dont moins d'une trentaine sur place »*, écrit Claire Zalc. En deçà du génocide, l'antisémitisme n'avait fait que croître en Pologne durant l'entre-deux-guerres, entraînant discriminations et persécutions. Il n'a pas faibli au-delà, sous le joug soviétique, quand les survivant·es des camps, qui avaient perdu la plupart de leurs proches, de retour à Lubartów, se voyaient privé·es de leur maison et de tous leurs biens, détruits ou accaparés. D'une certaine façon, la question du départ ou de la fuite s'est posée durant toute la période envisagée.

Qui a pu partir ? Quelle fut la période de grande émigration ? Vers quels pays ? Pour, là-bas, exercer quelles activités ? Dans quelles conditions de vie ? Où la majorité des survivant·es des rafles et des massacres s'est-elle réfugiée ? Quel a été le rapport des arrivant·es à leur pays de destination ? Le livre répond à ces questions et à de multiples autres, toujours dans une démarche réflexive. Dans chacune des quatre parties, un chapitre consacré à la critique des sources et des méthodes succède au chapitre établissant des faits, ce qui ne manque pas d'en rendre l'analyse plus fine et plus complexe. Puis, s'attachant au parcours d'une personne ayant traversé ces épreuves, le texte devient récit, parfois intime, toujours singulier, mais éclairant et quasi exemplaire.

Exemplaire dans un sens précis, que résume cette phrase, rencontrée à deux reprises dans le livre, à la manière d'une sentence à la fois surprenante et lumineuse : *« Être né quelque part ne dit pas d'où l'on vient. »* Il émane en effet du *Monde de Lubartów* une idée-force, qui résonne avec celle qu'énonçait Elias Sanbar dans *Figures du Palestinien* : *« Loin d'être originelles, nos racines sont devant nous. »* En travaillant en particulier sur les notions d'« attachement » et de « détachement », Claire Zalc démonte le principe d'enracinement et d'assignation à son lieu de naissance ou à toute autre identité prétendument irréductible, irrémédiable. Dans notre époque prompte à essentialiser les individus, ce remarquable travail a une indiscutable portée politique. ●

(1) Éditions de la Sorbonne, 2021.

249066 - CISION 0706082700509

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

RADIOS

Radio FRA

RCJ 94.8 Un média du FSJU

RCJ Midi

3 Novembre 2026
Durée de l'extrait : **00:02:40**
Heure de passage : **12h11**
Disponible jusqu'au :
2 Novembre 2028

EP **Elsa PARIENTE**

Famille du média :
Radios Régionales
Horaire de l'émission :
12:00 - 13:00
Audience : **N.C**
Thématique de l'émission :
Actualités-Infos Générales



Résumé: La Bibliothèque Nationale de France consacre une exposition à Georges Perec, intitulée "Georges Perec, mode d'emploi", jusqu'au 14 février. À travers près de 300 pièces et des dispositifs interactifs, le parcours explore son univers littéraire, ses contraintes d'écriture et son intérêt pour les détails du quotidien, tout en retraçant les thèmes majeurs de son oeuvre.

318856
CISION 260327029

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

INTERNET

Web FRA

DIACRITIK

diacritik.com

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Audience : **20627**
Sujet du média : **Culture/Arts, littérature et culture générale, Culture/Divertissement, Cinéma, Jeux vidéos**

4 Novembre 2026
Journalistes : **-**
Nombre de mots : **5608**

Visualiser l'article

Terrain vague (84) - Art & Cie : carnets, propos, écrits, essais, images



© Christian Rosset

Nombre d'expositions dans les musées (*Georges Perec, modes d'emploi* à la BnF, *Cézanne et nous* au Grand Palais, *Kurt Schwitters. Le chaos-monde 1918-1948* au Musée Picasso, *Stéphane Bordarier* et *Daniel Dezeuze* dans les Collections du Musée d'art moderne Paris), ou dans des galeries (*Anthony Caro* chez Templon, *Saül Steinberg* chez Claude Bernard, *Fabio* chez Huberty & Breyne, etc.), de commémorations (Michel Foucault 100 ans, Bill Wyman, 90 ans), de sorties de films (*Les Recommencements* d'Isabelle Ingold et Vivianne Perelmuter dont nous avions parlé ici , il y a un an), pourraient donner matière à plus d'un épisode de *Terrain vague* , si le temps - partagé, d'écriture à lecture - devenait tout à coup extensible à l'envi.

Nommer étant déjà déposer un indice, un signe de piste, on pourrait en rester là, même s'il faut quand même indiquer que ce qui nous a le plus impressionné, malgré les fichus cadres qui étouffent ses toiles, c'est Cézanne, dont, soit dit en passant, on ne peut percevoir la Sainte-Victoire qu'en l'absence de Heidegger (que Deleuze ne cite jamais dans son cours *Sur la peinture*), afin de la prendre pour ce qu'elle est : dépôt de couleurs sur support, ce qui est déjà un miracle quand la touche, et le ton, sonnent aussi juste - l'inouï dans sa paradoxale simplicité, dont une vie ne suffira pas à relever la force d'ensorcellement ; seules les fautes de copie, assumées et interrogées de manière sensible, conduiront ses successeurs à tirer quelque chose de non anecdotique de la « leçon cézannienne » qui, même si le peintre a été le « phare » de tout un siècle, est tout sauf un cours magistral. Cézanne, c'est ce silence assourdissant qui n'en finit pas de résonner, entretenant des échanges qui ne passent pas nécessairement par les mots (même si parfois par des sons). Dire la vérité en peinture suppose de couper les ponts avec le « discours sûr » afin de frayer *avec* - ce qui ne nous conduit à préférer certains textes de fin regardeurs, comme *Madame Cézanne* de Dominique Fourcade, repris dans *magdalénienennement* , où on peut trouver aussi ce poème :

249066 - CISION 376497661

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

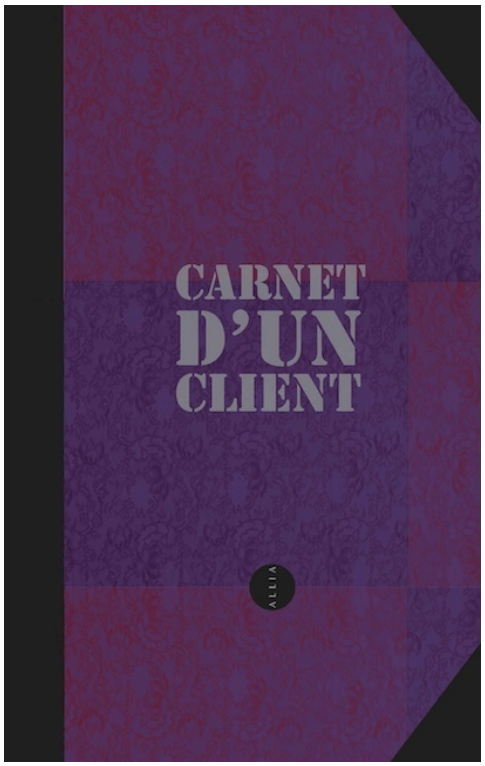
" toute la vie j'ai fredonné
sur proposition du réel
je crois que Cézanne a fait pareil
tantôt j'ai fredonné en silence, et tantôt pas
jusqu'à fredonner le silence
Cézanne de même"

Quant à Perec, ce n'est pas une mince affaire que d'exposer un écrivain. N'ayant pas vu, donc lu, le catalogue de cet accrochage au titre un peu convenu (*Georges Perec modes d'emploi*), je ne saurais rien en dire, sinon témoigner qu'après avoir piétiné une bonne heure avant d'entrer (ce qui m'a permis de croiser Pierre Getzler, son plus ancien ami peintre, dont l'émotion visible donnait du sens à ce sur-place dû au surtourisme perecquien qui atteint là un sommet), j'y ai passé autant de temps que possible, et en suis sorti, non pas plus instruit (comme dirait le capitaine Haddock), mais heureux d'avoir senti ces archives aussi vivantes, comme si la mort, pourtant à l'honneur, avait été conjurée.

1.

Cependant, la matière principale de cette constellation critique est composée de livres, tirés de la pile des lectures en attente qui ne cesse de gagner en épaisseur, non parce que le nombre d'ouvrages augmente, mais parce que les derniers arrivés sont, pour la plupart, fort épais : atteignant facilement les cinq cents pages et dépassant parfois les mille, ce qui nous conduit à devoir les défendre avant de les avoir lus intégralement - mais rien de grave, nous avons la vie pour rattraper ça -, l'urgence étant de témoigner de leur mise à disposition, et non d'en faire le tour complet avant de tourner la page. Il y a les livres que l'on range de suite dans la bibliothèque et qu'on ne sort ensuite que rarement ; et ceux qui restent longtemps sur la table de chevet, et sur lesquels on revient parfois par surprise, parce qu'ils sont là, et que l'humeur du moment nous y invite.

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Commençons avec *Carnet d'un client* , publié aux Éditions Allia, sans nom d'auteur. 530 pages, assez sidérantes, ou pour le moins inattendues, non par ce qu'elles racontent, mais par la manière dont elles rendent compte d'une activité secrète, sans qu'on ne sache vraiment pour quoi, ni pour qui cet anonyme s'est donné cette peine, et qui ne peuvent être appréciées qu'à petites doses, sans suivre nécessairement l'ordre chronologique de leur écriture. Voici l'affaire : « Après la mort de son mari, une femme trouve une caisse sous son bureau. À l'intérieur plusieurs carnets. Dans ces carnets, le journal exhaustif de vingt ans de fréquentation de prostituées, de la fin des années 1990 à la fin des années 2010, et dont elle ignorait tout. » Dans sa préface, intitulée *Dépositaire malgré soi* , elle écrit : « Un monde parallèle se dévoile sous mes yeux. Ce sont au total 245 récits de relations tarifées, scrupuleusement et minutieusement rapportées sur deux ou trois feuillets. » *Carnet d'un client* n'est pas un livre « excitant » à lire (du moins pour qui n'a jamais désiré monter avec une prostituée), sinon par ce qu'il dégage d'étrangeté, en mettant en rapport, de manière souvent maniaque, très détaillée, parfois romanesque, mais avec le plus souvent une forme de retenue : lieux, objets, professionnelles, durées, prix... avec pour seul dénominateur commun : le narrateur lui-même, pas toujours en situation flatteuse. « Pour moi - écrit sa veuve - c'est le séisme. Quarante-trois ans de vie commune, que je remets de suite en question. 245 passes énumérées, méticuleusement relatées. Un secret niche là, dans notre appartement. Se sachant méchamment malade, pourquoi n'a-t-il pas pris ses précautions ? »

De ce client, on ne saura rien, même si quelques informations ont été discrètement glissées, comme le fait qu'il a déjà publié - quoi ? (aucune information à ce sujet). Mais, comme ses archives intéressent une institution en Suisse romande, ce n'est pas un inconnu. « Son obsession, entretenue sur une telle durée, était-elle de multiplier les expériences sexuelles ou bien cette exploration même lui fournissait la matière d'un projet d'écriture ? » Aujourd'hui publié, en tant que « document rare », ce *Carnet* « raconte un client parmi les autres et revêt, par là même, un caractère exceptionnel. » Mais quel passage choisir pour donner un indice sur le ton employé, plus ou moins constant ? Il faudrait recopier plusieurs paragraphes pour que ça commence à raconter quelque chose d'un peu consistant - et parfois triste. Paris - lundi 31 août 1998 - 17h rue de Budapest • 200 fr : « Près de la gare Saint-Lazare, par un bel après-midi de fin d'été, la rue de Budapest, étroite et montante, proposait une petite

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

dizaine de professionnelles. Plus ou moins fardes et fanées, les dames, lasses, alanguies, attendent le chaland. Quelques cafés, quelques vieux sex-shops. Une ambiance de fin de parcours. » Ce qui touche le plus est ce qui rend compte de l'attente, des passages à vide, des rapports tarifés où il ne se passe que ce qui a été convenu : contrat respecté. « Sur le lit rouge, elle rejoint avec plusieurs coupons de papier-Kleenex. Elle enfile tout de suite le préservatif. Qu'elle enveloppe de Kleenex ou qu'elle essuie avec. Drôle de ballet de petits papiers blancs. » / / « Au lit, elle va se conduire comme si elle était en manque. Merveilleuse comédienne, complice accomplie de l'amour kilométrique. » / / « Le dimanche, me dit-elle, est un bon jour. Moins de passage, mais ceux qui viennent ici savent pourquoi. » Régulièrement, notre anonyme révèle un goût prononcé pour les travestis : « C'est dense, ça dance. Il/elle sourit, et me montre sa large langue qui sort et rentre dans le massif si blanc de ses dents. Je me paluche avec plein de vivacité, j'ai retiré, avec son accord, mon condom et ça vient avec un final de molle tuyauterie phallusienne, mais avec une réelle éjaculation de gouttelettes. » Avant le rapport comme après, les chaussures collent sur le sol. Il y a du folklore, mais jamais d'angoisse, au sens de Bataille. Et au final, l'ennui, enfin une certaine monotonie, est au moins autant au programme que la jouissance : « Le temps, indolent, s'écoule. »



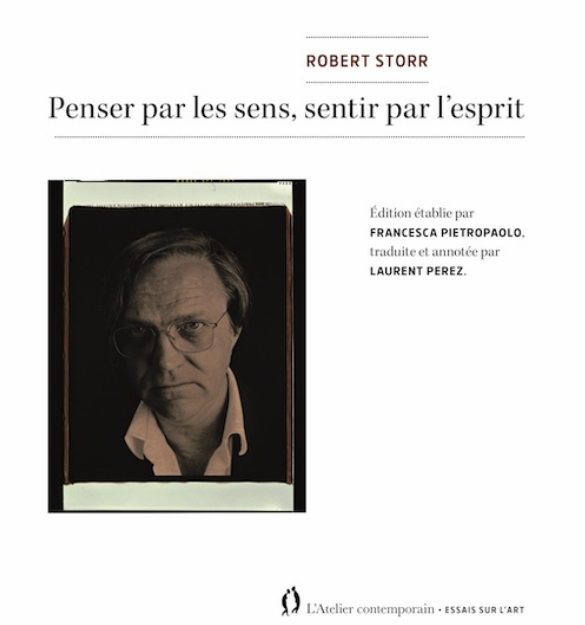
Si on utilise un moteur de recherche pour lister les titres de livres comprenant le mot légèreté, on a des chances de tomber rapidement sur *La légèreté* de Catherine Meurisse ou *L'insoutenable légèreté de l'être* de Milan Kundera. Il faudra compter maintenant avec *Légèreté* de Pascal Dethurens, premier des quatre ouvrages publiés à L'Atelier contemporain qui vont être ici recensés en suivant leur ordre de parution qui coïncide avec celui de leur épaisseur (du plus « mince » - 300 pages - au plus épais - près de 1200 pages). « Le projet de cet essai - *Légèreté* - est de faire, à partir de textes littéraires et philosophiques, ainsi que de sources iconographiques, une exploration de la notion de légèreté. [...] Son objectif est de montrer qu'il n'y a rien de plus riche de sens que la légèreté. " Là où la légèreté nous est donnée", écrit Blanchot dans *L'Espace littéraire* , " la gravité de manque pas." Seul un esprit lourd, c'est-à-dire un esprit malhabile, lent, étroit, ce qu'on nommait un mauvais plaisant, peut s'offrir le luxe de la dénigrer. » Ce que nous ne ferons pas, car nous sommes plutôt en accord, surtout si *Légèreté* nous conduit à *Less is more* - Mies van der Rohe y étant cité, comme tant d'autres avec lesquels il est plaisant de

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

dialoguer.

Mais comment raccorder ce nouvel ouvrage au précédent ? Justement à partir de ce texte où Mies est cité (un des quarante, entourés par un prologue et un épilogue, composant ce livre comme autant de variations) : *Et maintenant, qu'est-ce qu'on enlève ?* « On dirait une formule de strip-tease. Et c'est presque une technique de strip-tease. Il suffit de remplacer un corps par une maison. [...] C'est Frank Lloyd Wright qui parle. [...] Il faut retrancher. Construire, mais enlever. » Dans *Légèreté* , il est question d'art, de poésie, de philosophie, d'Histoire, et même du capitaine Haddock (encore lui) ou de Marilyn Monroe ; mais, me semble-t-il, fort peu de musique (il est vrai que ce qu'on entend par musique légère n'est guère excitant ; on préférera le minimalisme *satien* ou ce silence de tension qu'avaient en partage Webern et Stravinsky), même si *La Tempête* de Shakespeare nous fait nous remémorer Purcell.

Mais, ne débordons pas, et reprenons simplement une citation tirée du quatorzième texte, *Le* Karumi *de Basho* : « Le haïku est par excellence le poème de la légèreté. À les lire par grappes, tous réduits à l'expression la plus brève [...], on se demande si, à tout prendre, c'est une forme d'euphorie de la langue qu'on ressent, le prodige de dire en si peu de mots, ou plutôt une secrète mélancolie. [...] Basho sait que la vérité des choses [...] tient à ce que, toutes, elles vivent toujours leurs derniers instants. Tout ce qui est, dans le haïku, est en ce qu'il ne sera plus. Inutile d'en faire un drame [...] » Et notons que, parmi les thèmes initiant ces variations, on trouve les bulles de savon, les mobiles de Calder, un philosophe volant (« ce qui est bon est léger », si bien que « tout ce qui est divin court sur des pieds déliés » - Nietzsche), les *Leçons américaines* de Calvino, les *Odes* de Pessoa, ou Parménide (le « léger » est-il positif, alors que le lourd est « négatif » ?), traités avec la légèreté qui leur convient, donc avec le sérieux nécessaire : sans superflu.



Penser par les sens, sentir par l'esprit de Robert Storr aux éditions de L'Atelier contemporain est une formidable compilation d'écrits - établie par Francesca Pietropaolo, traduite et annotée par Laurent Perez - d'un auteur qui

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

s'est un jour défini comme étant devenu « critique par accident », car il s'était tout d'abord destiné à la peinture. Mais, à l'arrivée, ce n'est pas plus mal qu'un critique ait une pratique artistique affirmée ; avoir mis les mains dans le cambouis aide à ne pas tomber dans le piège de proférer des jugements péremptoires et malvenus. Et souvenons-nous de ces mots de Jean Frémon, dans *Louise Bourgeois - Intérieur / Extérieur* : « Heureusement Robert Storr était là pour apporter une touche humaine. »

Né en 1949, Storr fut un temps conservateur au MoMA de New York où il a notamment exposé en 1991 les dessins d' Art Spiegelman . C'était la première exposition de cette institution consacrée à la bande dessinée : « *Maus* ne relève pas du divertissement, pas plus qu'il n'est la version moderne de quelque fable d'Ésope ou une allégorie du totalitarisme à la manière de *La Ferme des animaux* . C'est un ouvrage historique et autobiographique, entrepris dans une période révisionniste où l'idée même d'une quelconque histoire, *a fortiori* narrative, puisse avoir de la valeur auprès d'un large public, subit sur tous les fronts de constants assauts. » Il s'est aussi intéressé à Robert Crumb et a écrit à son sujet un assez long essai dont les premiers mots sont : « Ceci n'est pas un texte critique ». Et en effet, c'est beaucoup mieux ça : quasiment un manifeste.

Mais ne débordons pas, et notons simplement que son premier livre publié en 1986 est consacré à Philip Guston, un artiste sur lequel il n'a cessé de revenir, car il lui a permis - en compagnie de Louise Bourgeois et quelques autres - de relancer une réflexion sur « le caractère narratif et autobiographique » de l'oeuvre. Manière de s'opposer à toute forme silencieuse, ou non démonstratrice, d'un besoin de (se) raconter ? C'est bien plus complexe, heureusement. Car on trouve aussi dans ce livre un texte remarquable sur Robert Ryman, dont il qualifie plusieurs fois l'oeuvre de « belle » à couper le souffle. « Je n'ai rien contre l'histoire de l'art. Mais je ne crois pas qu'elle doive venir en premier - ni même en dernier. En premier et en dernier vient l'expérience ; c'est entre les deux que se posent toutes les questions d'interprétation - qui ne servent pas tant à éclairer les oeuvres elles-mêmes qu'à épousseter les toiles d'araignées idéologiques qui les recouvrent. L'idée du dernier tableau en fait partie. »

Donc, en résumé : vive les accidents ! Surtout quand ils permettent de tisser un dialogue avec Eva Hesse, Kara Walker, Ellsworth Kelly, Jasper Johns ou David Smith (et tant d'autres). « À mes yeux, la critique d'art est dialogique par définition », écrit-il, avant de citer Ezra Pound : « Ce que tu aimes bien demeure, / / le reste est déchet. » On refermera provisoirement ce livre on ne peut plus attentif, ouvert, donc « humain », par ce fragment d'un texte rédigé pour le catalogue d'une exposition de Jasper Johns en 2017 : « Le sens précis de l'oeuvre de Johns nous échappera toujours, dans la mesure où il ne réside pas dans les corrélations fixes ou littérales de signes, de symboles ou de référents, mais dans les caractéristiques évolutives de leur flux perpétuel. Cette mystérieuse combinaison de métamorphose et de quiddité est sa vérité. »

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Visualiser l'article

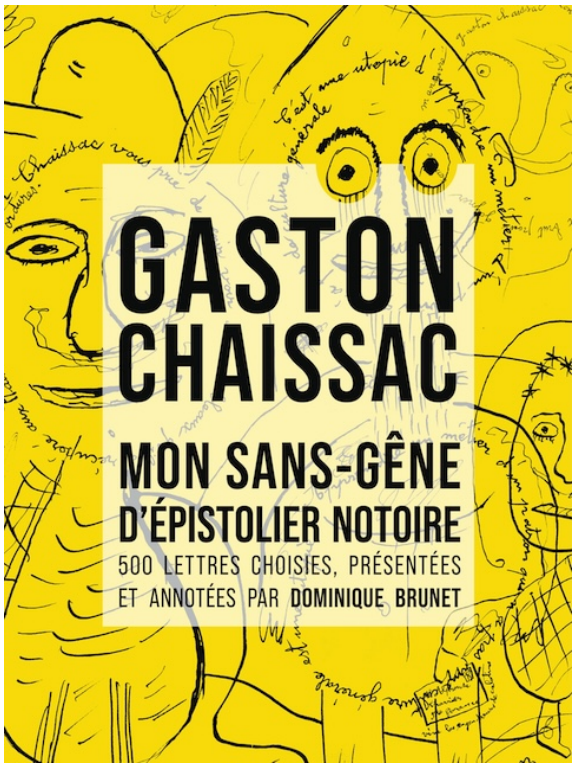


Penser avec les yeux de Jean Hélion - articles et entretiens, 1924-1987, édition établie et présentée par Pierre Brullé, publiée par l'Association Jean Hélion et L'Atelier contemporain - est d'une richesse hallucinante, même pour qui connaît bien cet artiste, peintre et écrivain aussi infatigable qu'exigeant, auquel nous avions consacré une grande partie d'un épisode d'avril 2024 de Terrain vague. Commençons par relever qu'il s'agit cette fois de *penser* « avec » et non « par ». Composé de plus de 1000 pages, ce recueil s'ouvre par un texte de présentation de Pierre Brullé, où ce dernier remarque que si Hélion est bien « un formidable penseur », il « affirme [...] la primauté du plaisir de peindre et le souci d'éviter que les idées ne fassent obstacle à l'expérience sensuelle de la peinture ». Suivent quatre cahiers couleur de 16 pages assemblant des photos et surtout des oeuvres de l'artiste entre 1924 et 1983. Puis pour moitié les articles et, de même, les entretiens (eux aussi longuement présentés par Pierre Brullé), dont quelques inédits, non encore rassemblés en volume : de quoi passer des jours et des nuits, tant rien n'est indifférent. Après avoir fait quelques virées plus ou moins aléatoires dans cette somme (tout en jetant un oeil sur les ouvrages d'Hélion par quatre fois présents dans ma bibliothèque) et y prenant à chaque fois grand plaisir, je repose ce livre en compagnie de quelques autres en attente d'être rouverts. Que demander de plus ? Sinon : mettre en pause le temps sans perdre le pouvoir de tourner les pages.

Mais ne débordons pas, et reprenons simplement quatre fragments repérés tard hier à la lisière du sommeil : 1. « En catégorisant chaque élément formellement, en l'opposant si vivement aux autres, Seurat viole en permanence la notion courante de l'apparence de l'objet. Il ne s'agit pas d'un enthousiasme de la main comme chez Cézanne, ni de maladresse. Les dessins ou les peintures de Seurat ne montrent que trop qu'il aurait pu dessiner et construire de manière classique, s'il l'avait voulu. Il y a renoncé au profit de rapports tendus. » Comme Poussin ou Cézanne, Seurat revient souvent chez Hélion. 2. « Je crois que l'art est toujours dans son climat avec l'humilité, une humilité qui n'a rien à faire avec la bassesse, ni avec le désespoir. Travailler réellement, c'est chercher chaque jour à franchir le mur de l'idée préconçue. [...] Il y a un critère qui différencie la peinture de l'académisme : l'académisme est sans inquiétude, et la recherche du réel s'accompagne toujours d'hésitation et d'inquiétude (*entretien avec André Parinaud*) ». 3. « Matisse a su décrire le vivant sans l'assassiner. [...] Le drame chez Matisse est une sorte de tension en fait tellement intense entre des choses très légères comme les

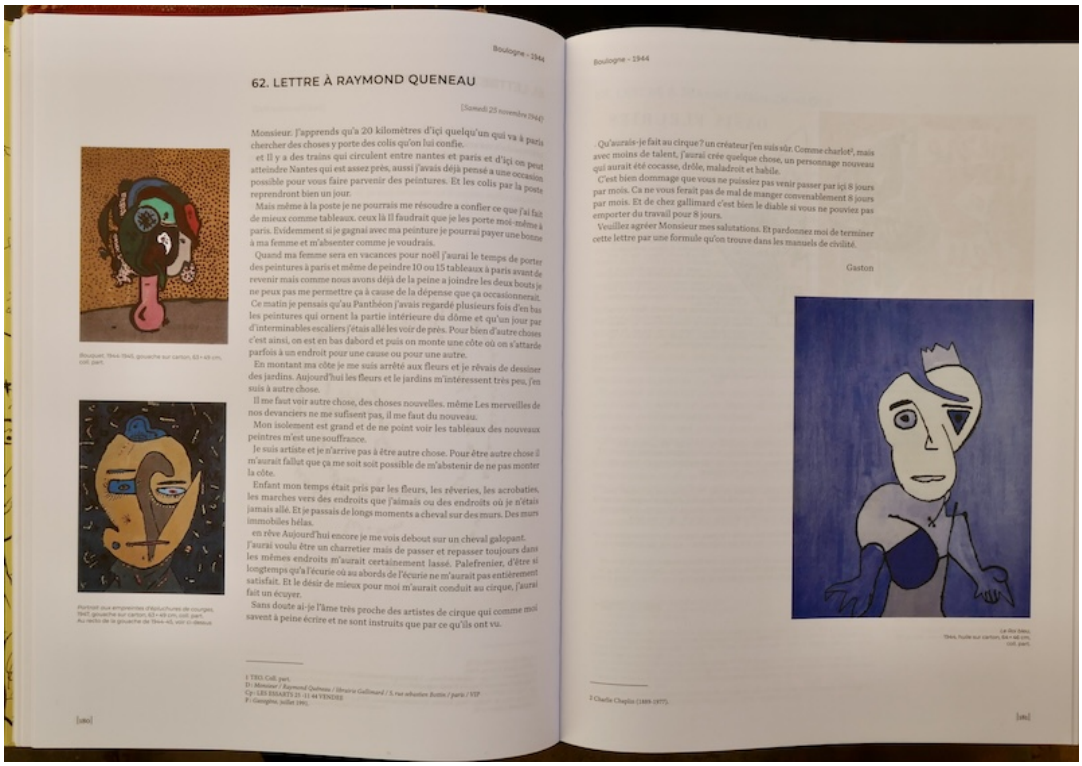
249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

espaces, qu'on n'a jamais vue. Enfin il arrive à trouver la densité de ce qui n'en a pas (*entretien avec Paule Chavasse*) ». 4. « Je sentais approcher la fin de mes moyens, la fin de ma vision. Alors je suis allé avec courage vers la chose non dite qui avait besoin de s'exprimer [...]. J'étais arrivé au moment de la franchise parce que je sentais que j'allais bientôt me taire (*entretien avec Daniel Abadie* - son ultime, en 1987) ».



Toujours à L'Atelier contemporain, *Mon sans-gêne d'épistolier notoire* : 500 lettres de Gaston Chaissac choisies, présentées et annotées par Dominique Brunet. Mais comment écrire, ne serait-ce que quelques lignes, au sujet d'un ouvrage de près de 1200 pages grand format, montrant près de 1000 illustrations, en quadrichromie ? Que ce magnifique artiste qu'est Chaissac soit aussi un écrivain, et parmi les meilleurs, nous le savons depuis longtemps - *Hippobosque au bocage* continuant de produire ses effets, un demi-siècle après sa découverte (en ce qui me concerne) dans la bibliothèque du peintre Gaston Planet (1938-1981) qui vivait en Vendée et n'ignorait rien de ce « voisin » fameux qui pouvait achever une lettre à Francis Ponge en 1950 par cette formule : « Bien amical souvenir et bonjours à Monsieur le fantôme d'ont l'ongle s'est incarné, l'ongle seulement » (1950 - orthographe respectée). *Mon sans-gêne d'épistolier notoire* étant au moins autant à voir qu'à lire, il convient d'en montrer sans tarder une double page ; par exemple, cet envoi à Raymond Queneau :

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Boulogne - 1944

62. LETTRE À RAYMOND QUENEAU

[Samedi 25 novembre 1944]

Monsieur. J'apprends qu'à 20 kilomètres d'ici quelqu'un qui va à paris cherche des choses y porte des colis qu'on lui confie.
et Il y a des trains qui circulent entre nantes et paris et d'ici on peut atteindre Nantes qui est assez près, aussi j'avais déjà pensé à une occasion possible pour vous faire parvenir des peintures. Et les colis par la poste reprendront bien un jour.
Mais même à la poste je ne pourrais me résoudre a confier ce que j'ai fait de mieux comme tableaux, ceux là Il faudrait que je les porte moi-même à paris. Evidemment si je gagnai avec ma peinture je pourrai payer une bonne à ma femme et m'absenter comme je voudrais.
Quand ma femme sera en vacances pour noël j'aurai le temps de porter des peintures à paris et même de peindre 10 ou 15 tableaux à paris avant de revenir mais comme nous avons déjà de la peine a joindre les deux bouts je ne peux pas me permettre ça à cause de la dépense que ça occasionnerait.
Ce matin je pensais qu'au Panthéon j'avais regardé plusieurs fois d'en bas les peintures qui ornent la partie intérieure du dôme et qu'un jour par d'interminables escaliers j'étais allé les voir de près. Pour bien d'autre choses c'est ainsi, on est en bas dabord et puis on monte une côte où on s'attarde parfois à un endroit pour une cause ou pour une autre.
En montant ma côte je me suis arrêté aux fleurs et je rêvais de dessiner des jardins. Aujourd'hui les fleurs et le jardins m'interessent très peu, j'en suis à autre chose.
Il me faut voir autre chose, des choses nouvelles. même Les merveilles de nos devanciers ne me suffisent pas, il me faut du nouveau.
Mon isolement est grand et de ne point voir les tableaux des nouveaux peintres m'est une souffrance.
Je suis artiste et je n'arrive pas à être autre chose. Pour être autre chose il m'aurait fallut que ça me soit soit possible de m'abstenir de ne pas monter la côte.
Enfant mon temps était pris par les fleurs, les rêveries, les acrobaties, les marches vers des endroits que j'aimais ou des endroits où je n'étais jamais allé. Et je passais de longs moments a cheval sur des murs. Des murs immobiles hélas.
en rêve Aujourd'hui encore je me vois debout sur un cheval galopant.
J'aurai voulu être un charretier mais de passer et repasser toujours dans les mêmes endroits m'aurait certainement lassé. Palefrenier, d'être si longtemps qu'a l'écurie où au abords de l'écurie ne m'aurait pas entièrement satisfait. Et le désir de mieux pour moi m'aurait conduit au cirque, j'aurai fait un écuyer.
Sans doute ai-je l'âme très proche des artistes de cirque qui comme moi savent à peine écrire et ne sont instruits que par ce qu'ils ont vu.

1 TEO. Coll. part.
D : Monsieur / Raymond Queneau / librairie Gallimard / 5, rue sébastien Bottin / paris / VII
Cp : LES ESSARTS 25-11 44 VENDSE
F : Gauguine, juillet 1991.

[180]

Boulogne - 1944

Qu'aurais-je fait au cirque ? un créateur j'en suis sûr. Comme charlot[2], mais avec moins de talent, j'aurai crée quelque chose, un personnage nouveau qui aurait été cocasse, drôle, maladroit et babile.
C'est bien dommage que vous ne puissiez pas venir passer par ici 8 jours par mois. Ca ne vous ferait pas de mal de manger convenablement 8 jours par mois. Et de chez gallimard c'est bien le diable si vous ne pouviez pas emporter du travail pour 8 jours.
Veuillez agréer Monsieur mes salutations. Et pardonnez moi de terminer cette lettre par une formule qu'on trouve dans les manuels de civilité.

Gaston

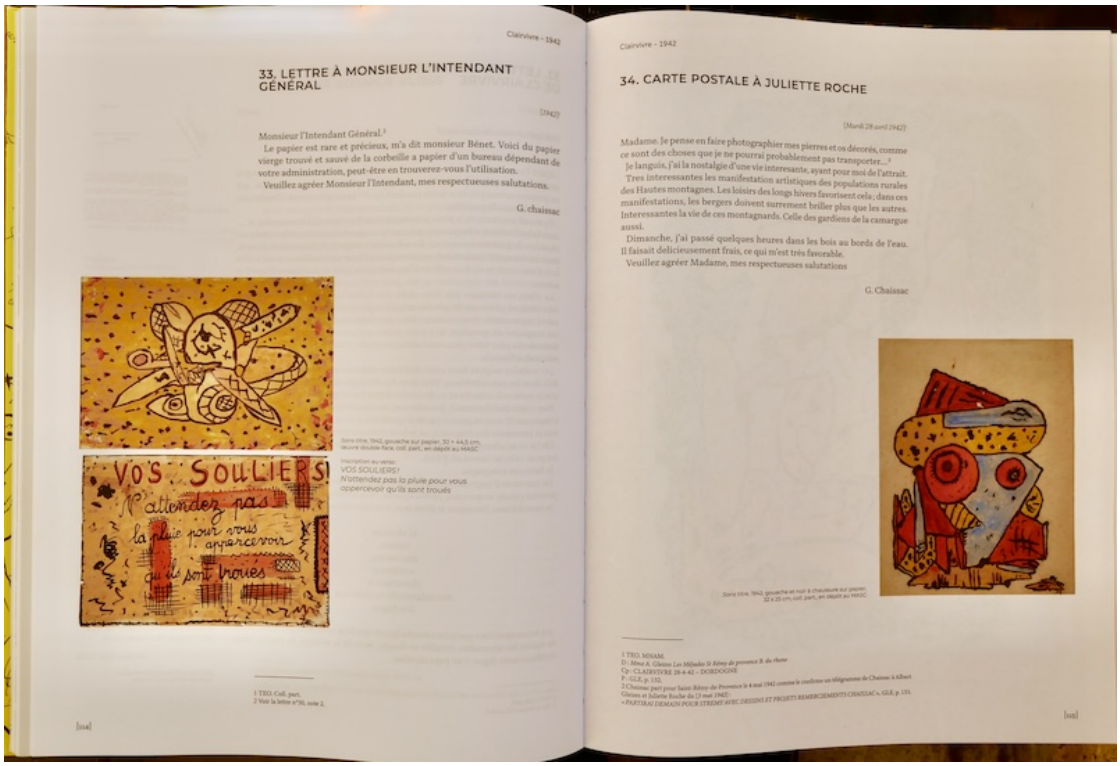
2 Charlie Chaplin (1889-1977).

[181]

Mon sans-gêne d'épistolier notoire © Gaston Chaissac / L'Atelier contemporain

139 destinataires, manière de témoigner du besoin de sortir de cette solitude qui pourtant stimule son travail quand, écrivant / peignant sur divers supports, il expérimente au quotidien sans relâche. Dans son *introduction* , Dominique Brunet écrit : « Chaissac écrit d'un seul mouvement, montre la même urgence que dans la peinture. Seul compte le flux de l'écriture dans la diversité de ses thématiques : " il écrit aussi comme les oiseaux chantent" (Anatole Jakovsky), offrant de l'inattendu, jouant et se jouant des conventions. » Comme le lui écrit Dubuffet : « Parler est une chose et écrire en est une autre [...], tu arrives, dans tes lettres, à des façons d'écrire les choses qui sont douées de la vie comme est le parler (le parler des gens qui parlent bien) et je ne connais personne qui parvienne à cela comme toi et c'est pour quoi j'aime tant tes lettres. » Et Chaissac : « Vos souliers ! N'attendez pas la pluie pour vous apercevoir qu'ils sont troués » :

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

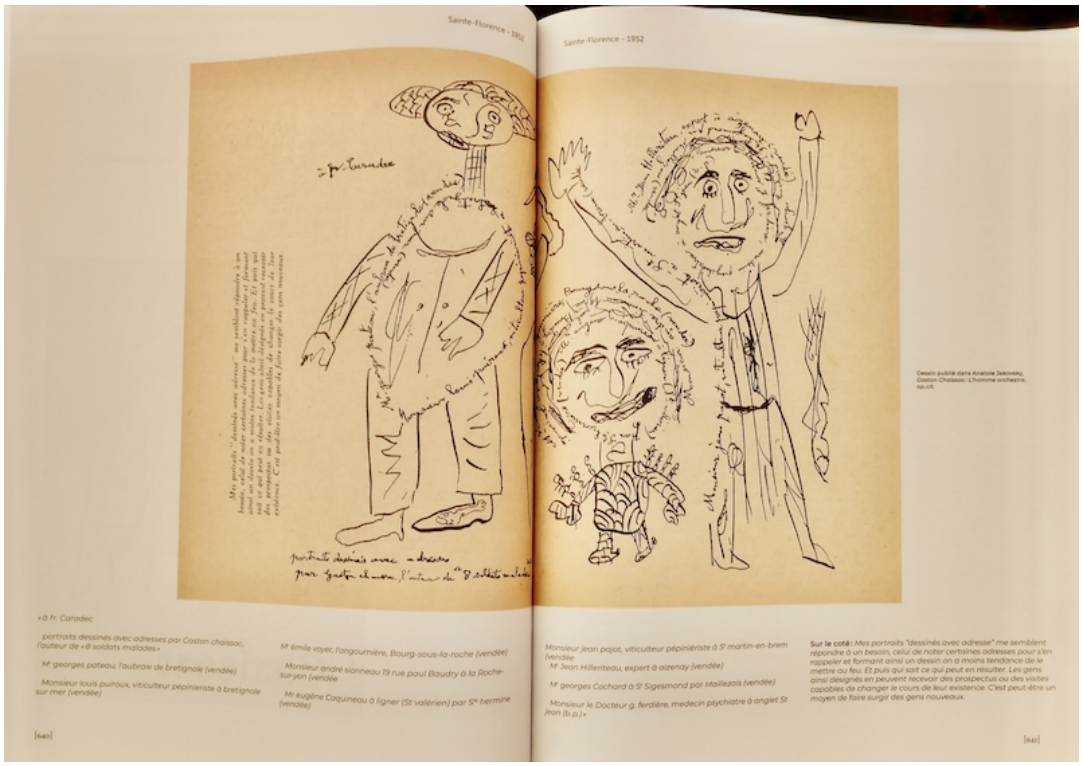


Mon sans-gêne d'épistolier notoire © Gaston Chaissac / L'Atelier contemporain

Ou cette lettre/poème du « strapasson Gaston Chaissac / à / Monsieur Pierre Brenon, agriculteur / art brut au village noirbrétier, / les Brouzils (vendée) / Monsieur, / Les landes, celles qui jadis étaient hantées / se retrouvent elles mêmes et lorsque / l'heure sonne au gros clocher résonne / le voilà en promenade / Monsieur, l'âme la plus belle eut-elle / un port de reine aussi prestigieux que / possible retournerait son sac à l'approche / du petit train lorsqu'il traverse la / forêt du bois menu d'où revient le / fourchu et sa fourche vermoulue piquée / des vers qui a fait son temps. J'ai / bien l'honneur de vous saluer de mes / salutations bien respectueuses et je / vous prie d'accorder à mon gazouillis / les étrennes d'usages. Gaston Chaissac » Sans oublier qu'il excelle dans l'art du Calligramme :

249066 - CISION 376497661

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Mon sans-gêne d'épistolier notoire © Gaston Chaissac / L'Atelier contemporain

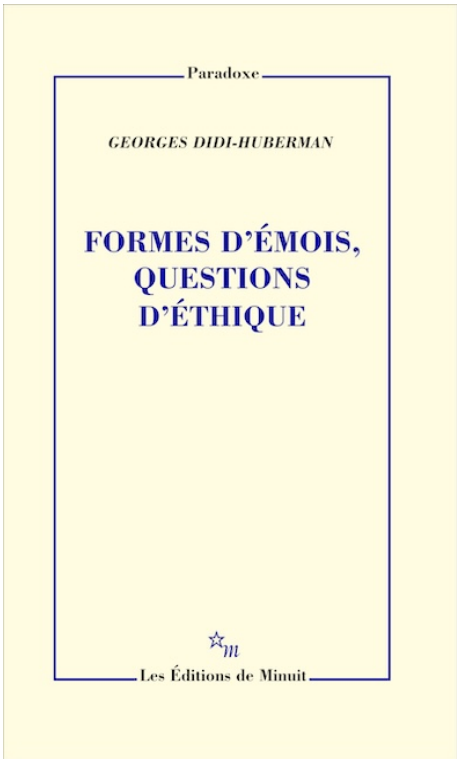
Et enfin - Jean Dubuffet à Jean Paulhan : « Je copie toujours les lettres de Chaissac et c'est mon travail favori qui me donne toujours un extrême plaisir. Quelquefois il écrit les mêmes choses à des personnes différentes et comme toutes ces lettres me reviennent cela me procure donc de recopier plusieurs fois les mêmes choses et mon plaisir à les recopier ne s'épuise pas... »

2.

16 octobre 2026. À enchaîner les lectures de nouveaux opus de Georges Didi-Huberman, à raison de plusieurs fois par an, il y a risque de tomber dans deux travers. Le premier est de croire que, devenu familier de ce travail amorcé depuis plus de quarante ans, il est possible, maintenant, de le traverser à vitesse rapide, sans rien perdre - ce qui est faux. Le deuxième est d'en faire une recension routinière, ce qui est pire que tout, sachant que l'activité consistant à établir des constellations de « nouveautés » doit fuir la routine, la seule raison d'être du « critique non-rémunéré » étant de relancer les dés. Après avoir recensé, entre 2020 et aujourd'hui, parfois longuement, sept titres « du même auteur » dans ce *journal de lecture* , je me limiterai cette fois à deux feuillets, dont le but est en premier lieu de déposer une trace du plaisir occasionné par la lecture de ce troisième volume de *Faits d'affects* , sur plusieurs semaines [*En aparté* . Pour qui serait intéressé par un rappel : deux liens vers des chroniques des deux premiers volumes dans *À la frontière* et *Terrain vague*].

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Visualiser l'article



Formes d'émois, questions d'éthique de Georges Didi-Huberman aux Éditions de Minuit est comme toujours d'une grande richesse, et ce dès son incipit - *Chaque forme attend son heur* - « bonheur ou malheur. Chaque forme attend son devenir et, avec lui, son destin affectif » -, avant d'établir nombre de variations à partir d'un projet de réflexion sur « donner forme à ses affects : pour les engager dans un rapport à l'autre », qui « revisite quelques grandes leçons philosophiques - Nietzsche, Benjamin... - sur la *dialectique de l'affect et de la distance* . Cette leçon est esthétique, puisqu'elle dépend des formes. Mais elle engage aussi notre tact envers autrui là même où nous sommes *touchés* , prolongeant notre *réponse* émotionnelle vers ce geste de *responsabilité* dont Paul Celan, Emmanuel Levinas ou Charlotte Delbo ont pu faire le coeur de toute éthique. » Warburg revient bien entendu ; et on croisera aussi l'admirable chien de Goya. Mais, comme les signes nous sont comptés, après avoir repéré un passage sur l'audace harmonique de Rameau, on relèvera quelques phrases d'un grand chapitre autour de - avec - Perec, où il est entre autres question d'un chapitre de *W* où celui qui « se souvient » (ou non) va avec sa tante « voir une exposition sur les camps de concentration. [...] Où passent les émotions dans ce simple récit ? Dans les intervalles. Dans l'espace ajointant les contraires, c'est-à-dire dans la structure dialectique de ce qui s'écrivait, d'abord, comme un *montage* : le mot " exposition" frotté avec " concentration" [...] » qui rime aussi avec " disparition". Didi-Huberman parle un peu plus loin de « quasi lamentation », « parce qu'il y avait eu la souffrance de n'avoir pas pu dire *adieu* [à sa mère, " prise dans une rafle à Paris en 1943, puis envoyée à Auschwitz] dans l'histoire subie. Mais il y eut calligraphie - oeuvre de lettres - dès lors que put se raconter une ou mille et une histoires, façon, peut-être, de savoir dire *au revoir* : de produire des *revenances* depuis les " blancs" mêmes de la disparition. » Il faudra explorer un jour la qualité singulière de l'écriture de l'auteur de *Phasmes* ou d' *Aperçues* , proprement sidérante pour un profane s'étonnant à chaque fois de suivre l'auteur page à page, toujours emporté - sans jamais fatiguer.

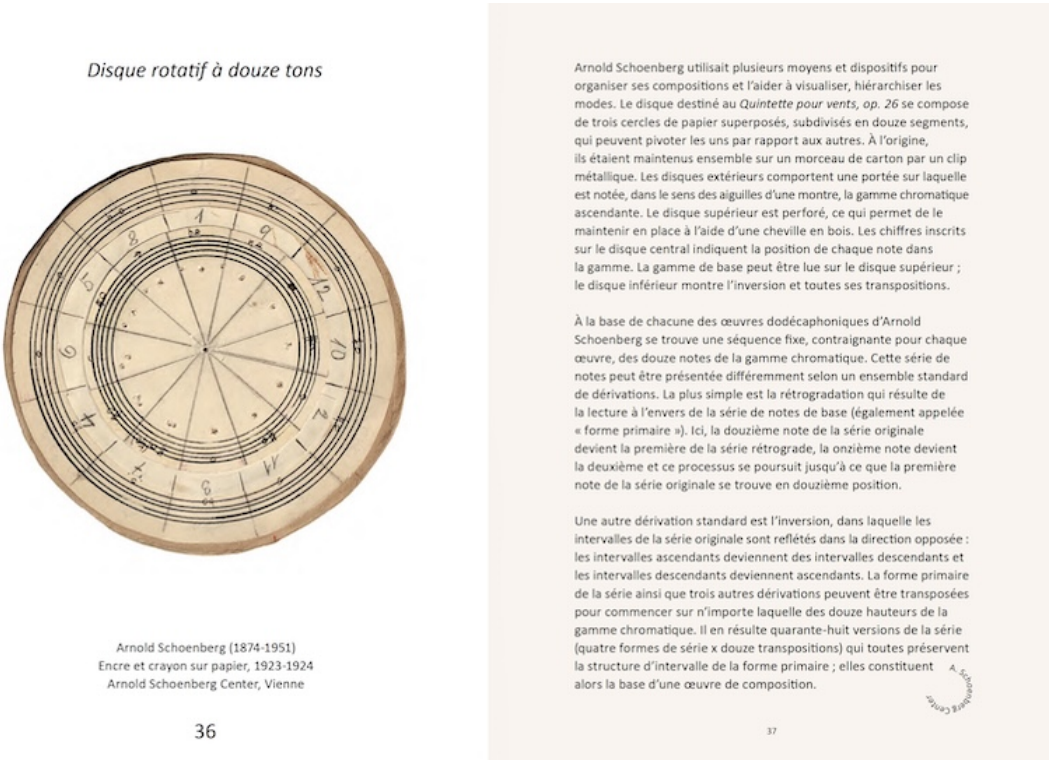
249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Visualiser l'article



Après *L'amitié dans tous ses états* , Médiapop Éditions propose un nouvel ouvrage coordonné par Nicole Marchand-Zañartu et Jean Lauxerois, *N'effacez pas mes cercles* , « qui n'est pas une histoire du cercle, mais un essai qui tente à partir de trente-six images de montrer l'omniprésence et la force singulière de cette figure [...] dans les champs de la pensée et de la création. » « Nous portons tous en nous des images de cercles, réels ou imaginaires, fascinés par ce tracé simple et parfait sans commencement ni fin, par son équilibre. [...] Cercles innombrables du monde végétal, de la nature, de l'architecture, de la musique », écrit Nicole Marchand-Zañartu, dans son introduction. Le plus difficile aura été de les choisir, ces trente-six « cercles », présentés dans autant de doubles pages avec à gauche une image et à droite un texte (écrit par une douzaine d'auteur(e)s). On y trouvera en grande partie des oeuvres d'art, mais aussi un relevé de la chorégraphe Anne Teresa de Keersmaeker, la *Rose des tempéraments* de Goethe et Schiller, un calligramme d'Apollinaire ou, de la main de Zola, la « répartition des influences héréditaires dans les Rougon-Macquart ». Peu de tondo, plutôt des cercles dans des carrés, ou des rectangles. Ou encore des bricolages « maison », comme ce disque fabriqué par Arnold Schoenberg pour son *Quintette à vents* op. 26 (1923/24), l'une de ses deux premières pièces écrites intégralement avec la série dodécaphonique :

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Disque rotatif à douze tons

Arnold Schoenberg (1874-1951)
Encre et crayon sur papier, 1923-1924
Arnold Schoenberg Center, Vienne

36

Arnold Schoenberg utilisait plusieurs moyens et dispositifs pour organiser ses compositions et l'aider à visualiser, hiérarchiser les modes. Le disque destiné au *Quintette pour vents, op. 26* se compose de trois cercles de papier superposés, subdivisés en douze segments, qui peuvent pivoter les uns par rapport aux autres. À l'origine, ils étaient maintenus ensemble sur un morceau de carton par un clip métallique. Les disques extérieurs comportent une portée sur laquelle est notée, dans le sens des aiguilles d'une montre, la gamme chromatique ascendante. Le disque supérieur est perforé, ce qui permet de le maintenir en place à l'aide d'une cheville en bois. Les chiffres inscrits sur le disque central indiquent la position de chaque note dans la gamme. La gamme de base peut être lue sur le disque supérieur ; le disque inférieur montre l'inversion et toutes ses transpositions.

À la base de chacune des œuvres dodécaphoniques d'Arnold Schoenberg se trouve une séquence fixe, contraignante pour chaque œuvre, des douze notes de la gamme chromatique. Cette série de notes peut être présentée différemment selon un ensemble standard de dérivations. La plus simple est la rétrogradation qui résulte de la lecture à l'envers de la série de notes de base (également appelée « forme primaire »). Ici, la douzième note de la série originale devient la première de la série rétrograde, la onzième note devient la deuxième et ce processus se poursuit jusqu'à ce que la première note de la série originale se trouve en douzième position.

Une autre dérivation standard est l'inversion, dans laquelle les intervalles de la série originale sont reflétés dans la direction opposée : les intervalles ascendants deviennent des intervalles descendants et les intervalles descendants deviennent ascendants. La forme primaire de la série ainsi que trois autres dérivations peuvent être transposées pour commencer sur n'importe laquelle des douze hauteurs de la gamme chromatique. Il en résulte quarante-huit versions de la série (quatre formes de série x douze transpositions) qui toutes préservent la structure d'intervalle de la forme primaire ; elles constituent alors la base d'une œuvre de composition.

37

N'effacez pas mes cercles © Mediapop Éditions

Mais, parcourant ces pages, ce qui nous aura le plus frappé est peut-être le « décentrage » du *Cercle noir sur fond blanc* de Malevitch qu'il convient donc de donner à voir :

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Cercle noir sur fond blanc

Kasimir Malevitch (1879-1935)
Huile sur toile, 106 × 105,5 cm, 1924
Musée d'État russe, Saint-Pétersbourg

14

À la suite du *Carré noir* (1913) naît, par rotation, le *Cercle noir*, puis la *Croix noire*. Ces trois formes de base, qui marquent la naissance du suprématisme, apparaissent en 1915, mais c'est leur seconde facture qui sera exposée au pavillon de l'URSS, lors de l'Exposition internationale de Venise, en 1924. Ces trois tableaux situent la dimension *iconique* de l'abstraction picturale selon Malevitch, qui écrit en 1916 : « Moi, je n'ai qu'une seule icône toute nue et sans cadre (comme ma poche), l'icône de mon temps. »

Dans le christianisme orthodoxe, l'icône repose sur la distance à l'égard de la vision. Selon l'étymologie grecque de l'*eikôn*, elle est ouverture à un négatif, qui vide ou évide pour mieux laisser être ce qui apparaît. L'icône n'est donc rien, ou plutôt : elle est positivement *rien*. Ce négatif, Malevitch le revendique comme la dimension essentielle de la peinture, le tableau supposant un plan de *manifestation*, qui ouvre à « la sensation sans objet » et à la réalité d'un « monde sans objet ». Forte de ce plan, à la racine du fait pictural, l'abstraction relève d'une topologie en mouvement, dont le rythme est la manière dont l'espace naît à partir de son propre déploiement, grâce à « l'énergie du noir et blanc ».

Le *Cercle noir* (1915) a cette présence iconique. Tandis que le *Carré noir* et la *Croix noire* occupent une place centrale sur la toile, le *Cercle noir*, lui, est « décentré », dit Malevitch. Il est comme en suspension, traversant la toile pour aller dans un espace infini. Il annonce les œuvres ultérieures du suprématisme, où les formes, statiques et dynamiques à la fois, sont situées sur le tableau à un moment de leur mouvement, entre leur arrivée et la suite de leur traversée. Le *Cercle noir* est l'aboutissement du mouvement de l'Univers, de « la pensée cosmique », des soleils, du ciel étoilé, de tous ces « objets » qui, selon les mots de Malevitch, « s'élancent sur la voie infinie du sans-objet ».

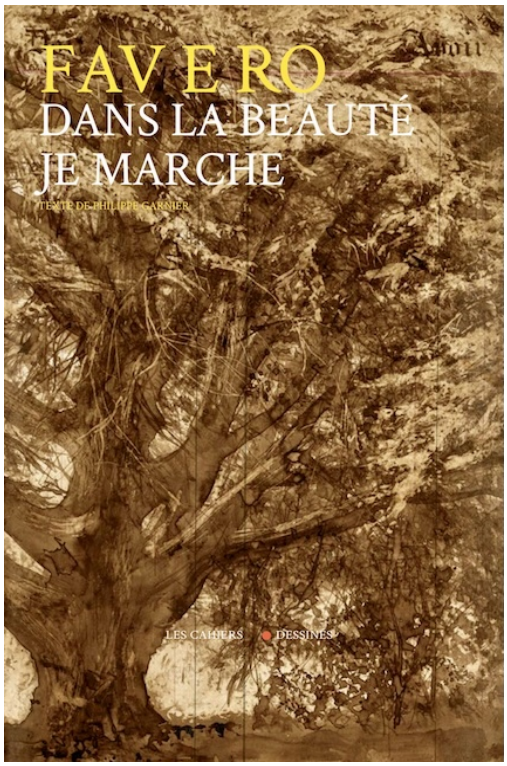
Jean Lauxerois

15

N'effacez pas mes cercles © Mediapop Éditions

avant de recommander à qui tombe sur cet ouvrage de s'imprégner de toutes les images proposées, afin de les superposer à l'envi dans sa tête, sans produire de brouillage : créant plutôt une forme d'oscillation ; ou un jeu de construction. Jean Lauxerois : « Ainsi, quand il y a le chaos, l'abîme du monde qui ne tourne pas rond parce qu'il a perdu son centre, il faut le cercle. Le cercle qui circonscrit et délimite, qui unit l'espace et le temps, le vide et le plein, le mobile et l'immobile. Le cercle en ses limites. Entre le point et l'infini. Au commencement sera le cercle. Le cercle, à la limite. »

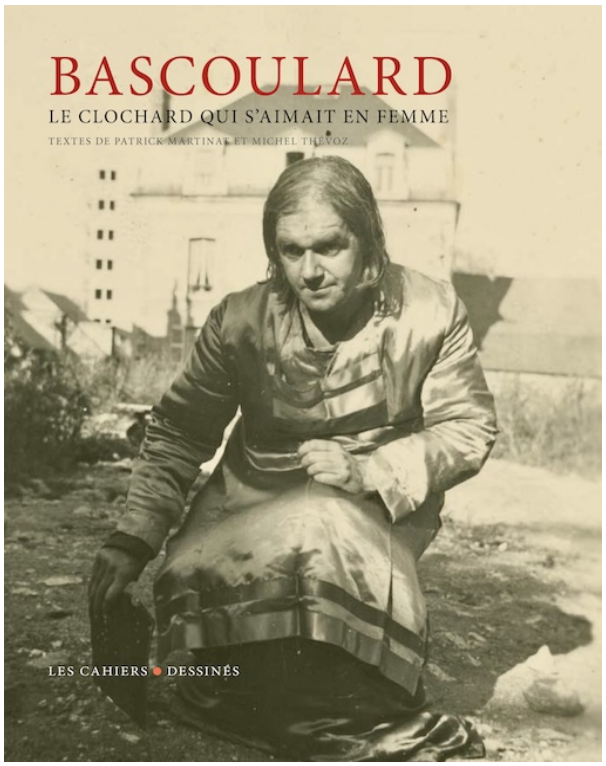
249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Pour finir en beauté cette constellation, trois livres aux Cahiers dessinés, suivant leur ordre de parution. 1. *Dans la beauté je marche* de Jean-Luc Favero. Six pages de présentation de Philippe Garnier et près de deux cent cinquante pleines pages de dessins au brou de noix sur des registres de comptes du XIX e siècle - cet ensemble produisant quelque chose comme une hallucination, non par leur virtuosité, certes indéniable, mais par ce qu'elles font passer de « présence singulière » d'une nature plutôt touffue, observée au plus près, et dispensant un sens des lointains. Garnier rapporte que Favero « a demandé aux arbres : " Apprenez-moi à dessiner et je vous protègerai." »

Impossible de montrer correctement ici ces pages, sinon celle reproduite en couverture. Il faut donc se rendre en librairie où, une fois le livre en main, scruter cette infinité de détails proposée au regard qui a tout d'abord été saisi par la vision d'ensemble de l'image, éclairée le plus souvent par la lumière des sous-bois. Puis oublier provisoirement le lien, parfois conflictuel, de ces dessins à leur époque, afin de les regarder en tant que survivances d'un autre temps, non mesurable, même si au plus près d'un vécu irremplaçable - que l'on caractérisera, tout compte fait, comme le fruit d'une aventure... de notre temps.

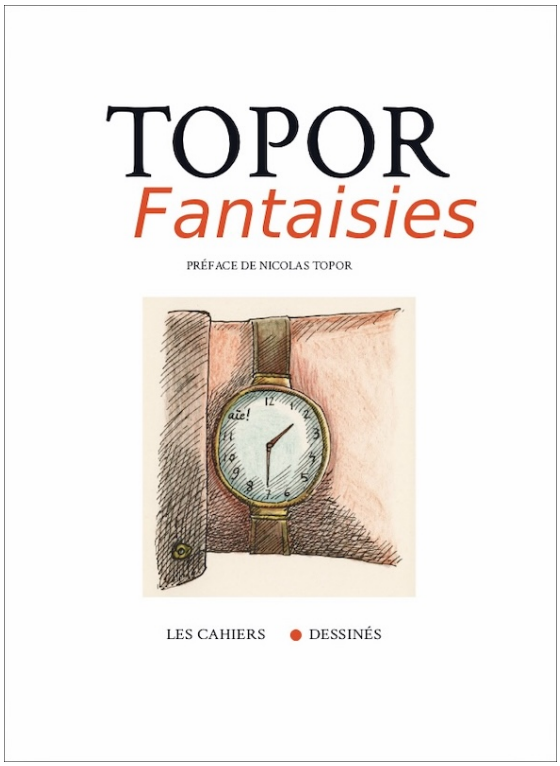
249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



2 . *Bascoulard, Le clochard qui s'aimait en femme* est la première monographie, commentée par Patrick Martinat et Michel Thévoz, consacrée aux photographies de Marcel Bascoulard - un artiste bien connu de qui suit l'aventure éditoriale des Cahiers dessinés - « qui le montrent dans diverses tenues féminines qu'il a toujours lui-même confectionnées. » Après avoir rendu compte en mai 2023 de la réédition considérablement augmentée de *Bascoulard, dessinateur virtuose, clochard magnifique, femme inventée* (un des best-sellers, nous dit-on, de l'éditeur), il nous faut juste ajouter quelques mots en écho à cette suite de 150 photographies « prises par lui-même, par des connaissances et des anonymes », toutes précisément pensées, cadrées - et, elles-aussi, hallucinantes : apparitions insensées (une d'entre elles montrant par superposition un rare dédoublement) témoignant de la présence, assez folle, d'un être « en représentation vingt-quatre heures sur vingt-quatre », comme l'écrit Michel Thévoz : n'ayant « d'autre cause expressive que celle de l' *indécidabilité* ».

Qu'ajouter à cela ? Comme pour le livre précédent, il faut aller voir où il se trouve, puis envisager l'aspect sériel de cette somme - donc faire jouer sa mémoire ; et surtout tenter d'oublier le contexte de la prise de vue, au moins le temps d'apprécier, pour chaque photo - en noir et blanc, mais parfois en couleur -, le « clivage entre sa tête hirsute et ses tenues apprêtées. » Et quand, à la toute fin, on redécouvre deux dessins à la plume et au lavis, ainsi que deux « cartes de géographie », se dire qu'une même signature - celle d'un « corps étranger » ? - en est à l'origine, sous le double signe du neutre et de l'excentricité la plus troublante.

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



3. *Fantaisies* de Roland Topor (en librairie le 5 novembre) dont Nicolas Topor signe la préface : « Il m'arrive encore régulièrement de voir surgir mon père. Le temps d'une apparition ou d'un souvenir trop court, fugace. » *Fantaisies* , ce sont deux abécédaires, des rébus en une seule image, des portraits les yeux fermés, des variations sur les usages possibles du phallus, des mots-images, des images à messages, des signes astrologiques, et une collection de chaussures en situation quasi onirique : de quoi rire, rêver, s'interroger, jouer... « Prendre des chemins de traverse, arpenter des domaines de création surprenants, îles au trésor dont lui seul connaît les cartes et les indices. Les cases, il les aime quand c'est lui qui les choisit et, parfois, elles ressemblent à des terrains de jeu », écrit Nicolas Topor. Ce petit livre - le plus léger de cette constellation invraisemblable en ces temps de manque (quelle semaine quand on y pense !) - tombe à pic pour donner congé de la plus belle manière : associant image et écriture, et faisant signe à Duchamp dans ces deux pages de rébus dessinés, tirées d'un recueil de lithographies paru en 1978 chez Yves Rivière, qui fut aussi éditeur d'estampes de Pierre Alechinsky, Bram van Velde ou Antonio Saura.

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Fantaisies © Roland Topor / Les Cahiers dessinés

(*à suivre*)

Anonyme, *Carnet d'un client* , Éditions Allia, septembre 2026, 544 pages, 22€
Pascal Dethurens, *Légèreté* , L'Atelier contemporain, septembre 2026, 304 p., 25 €
Robert Storr, *Penser par les sens, sentir par l'esprit* , L'Atelier contemporain, septembre 2026, 464 p., 28 €
Jean Hélion, *Penser avec les yeux* , L'Atelier contemporain, octobre 2026, 1064 p., 30 €
Gaston Chaissac, *Mon sans - gêne d'épistolier notoire* , L'Atelier contemporain, octobre 2026, 1168 p., 39 €
Georges Didi - Huberman, *Formes d'émois, questions d'éthique* , Éditions de Minuit, octobre 2026, 432 p., 27 €
Nicole Marchand - Zañartu et Jean Lauxerois, *N'effacez pas mes cercles* , Médiapop Éditions, octobre 2026, 96 p., 20 €
Jean - Luc Favero, *Dans la beauté je marche* , Les Cahiers dessinés, octobre 2026, 256 p., 39 €
***Bascoulard, Le clochard qui s'aimait en femme* , Les Cahiers dessinés, octobre 2026, 176 p., 33 €**
Topor, *Fantaisies* , Les Cahiers dessinés, novembre 2026, 224 p., 19 €

Dans "BD"

Publié dans
Livres

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Terrain vague

et tagué
éditions Allia
éditions de Minuit
Bascoulard Le clochard qui s'aimait en femme
Carnet d'un client
Christian Rosset
Dans la beauté je marche
Diacritik
Fantaisies
Formes d'émois questions d'éthique
Gaston Chaissac
Georges Didi-Huberman
Jean Hélion
Jean Lauxerois
Jean-Luc Favero
L'Atelier contemporain
Légèreté
Les Cahiers dessinés
Médiapop éditions
Mon sans-gêne d'épistolier notoire
N'effacez pas mes cercles
Nicole Marchand-Zañartu
Pascal Dethurens
Penser avec les yeux
Penser par les sens sentir par l'esprit
Robert Storr
Terrain vague
Topor

249066 - CISION 376497661
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.